

La Guerre des bulles

(Kao Yi-feng)

À moins de mourir durant l'enfance, aucun autre choix ne se présente à nous que celui de grandir. Lentement. Et petit à petit, de devenir des adultes. Des adultes incapables de résoudre les problèmes...

Gao Ding se rappelait avoir dit cette phrase. Mais il avait oublié à quel enfant du faubourg il s'était adressé et lequel de ses compagnons lui avait répondu : « Alors on ne peut pas se contenter d'attendre. On doit immédiatement devenir des adultes, des vrais adultes. C'est ça ? »

Ce jour-là, la pluie venait juste de tomber. Ce n'était pas ce genre de rêve fugitif comme on en fait lors des siestes de l'après-midi. L'eau de pluie s'insinuait sans ménagement dans les Buffalo bleu marine de tous les enfants qui foulaient le rembourrage du terrain de l'aire de jeux, quel que soit leur poids. Des sourires illuminaient leurs frimousses. Plusieurs enfants du même âge s'étaient rassemblés dans cet espace humide. Un garçon chevauchait un cheval rouge à ressort tandis qu'un autre avait pris place au volant d'une jeep bleue. Aussi bizarre que cela puisse paraître, personne n'occupait la balançoire – attraction pourtant la plus populaire d'ordinaire – mais celle-ci oscillait en continu. Le cou d'une petite fille s'était coincé dans l'échelle de corde. Cependant, elle ne pleurait pas, elle attendait seulement en silence qu'un parent la remarque. Sauf qu'il n'y avait plus aucun adulte dans l'aire de jeux du faubourg. Une bande de gosses s'amusait à faire semblant d'être poursuivie par un frelon à une aile et pénétrait dans un petit tunnel rouge qui avait le pouvoir de remonter le temps. Un enfant se faufilait dans le tunnel et c'était un autre, plus jeune, qui ressortait de l'autre côté.

Gao Ding se souvint que sa gorge le chatouillait tant elle était sèche. Il y avait longtemps que la base de sa langue n'avait pas été hydratée. Il était assis sur un tapecul en face d'un enfant dont il ignorait le numéro de la route. Quand Gao Ding se retrouva en bas et l'autre gamin en haut, ce dernier lui demanda : «

Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas faire comme les autres enfants, ceux qui habitent à l'extérieur du faubourg ? Parler comme des enfants, vivre comme des enfants ? »

Sans doute juste une question comme ça, dépourvue d'arrière-pensée.

En tout cas jusqu'à ce jour de ce début de mois de cette année. Ce jour-là, aucun enfant ne jouait dans l'aire de jeux du faubourg. Gao Ding était installé seul sur le tapecul et observait une nuée de moineaux perchée sur les branches des palmiers royaux bordant la route. Mais pas un oiseau ne semblait daigner vouloir pépier le premier. Il tendit la main pour toucher le bipeur « B.B.Call » accroché à sa ceinture. Cela faisait bien longtemps que la sonnerie de cette petite boîte noire n'avait pas retenti. Gao Ding pouvait néanmoins entendre le frémissement d'une idée qui résonnait en lui depuis longtemps : s'il venait à grandir, peu importe quel genre d'adulte il allait devenir, il ne devrait jamais oublier ce qu'il avait dit ce jour-là, ni les questions posées par les autres enfants.

« Vous n'êtes pas d'accord ? » dit Gao Ding à haute voix.

Il attendit, mais aucune réponse ne vint jusqu'à lui. Personne n'avait pris place à l'autre extrémité du tapecul, mais Gao Ding s'élevait pourtant doucement, se rapprochant du ciel. Sans se retourner, il pencha la tête en arrière et découvrit un autre ciel, dissimulé derrière les branchages, un ciel qui menait à la guérite du gardien, à l'entrée du faubourg.

Le ciel qui surplombait la guérite était d'un bleu ancestral, constellé d'antiques nuages blancs coton.

L'aube approchait mais la chaleur de l'air retenait encore la sueur sous la peau. Entre le bleu du ciel et la lactescence des nuages, flottaient, batifolaient, papillonnaient une myriade de bulles. Certaines des bulles étaient toutes simples, mais d'autres étaient collées par deux, comme des siamoises. Des pieds avaient poussé à quelques-unes d'entre elles, qui se dressaient debout sur des feuilles d'érable fanées. Certaines bulles s'étaient agglutinées et formaient à présent des sortes de moutons à trois têtes. À chaque coup de vent, leurs estomacs gonflés d'air se paraient grâce à la lumière du matin d'une fourrure colorée. Lorsque trop de bulles s'accumulaient, poussées par la brise, elles finissaient par se presser les

unes contre les autres comme des œufs sur le dos d'une grenouille, puis elles s'embrasaient dans l'air en faisant éclore des épaves de voitures, des barrières de contrôle, des carreaux de fontaine, des routes goudronnées ou des fougères couleur châtaigne d'eau. L'une de ces bulle-œuf, soufflée par le vent, alla se déposer sur la joue du gardien. En bâillant, ce dernier la fit exploser et elle fit le bruit d'un roulement de tonnerre.

À cette heure si matinale, même le vieillard qui promenait tous les jours ses chiens à l'aurore n'était pas encore sorti. On entendit des bruits sourds de rochers dévalant depuis le sommet de la montagne avoisinante. Les blocs de pierre bloquèrent les routes autour de la guérite, empêchant désormais quiconque d'entrer ou de sortir du faubourg. Des hordes d'enfants surgirent de la première route, de la deuxième route et de l'embranchement qui menait vers les autres faubourgs. Le gardien, le visage encore bouffi de sommeil, plissa les yeux et observa l'attroupement des gamins de Xincheng. Tous, jusqu'au dernier, étaient armés de jouets en plastique : sabres de samouraï, arcs à ressort avec flèches en mousse, épées de toutes tailles, étoiles de ninja, boucliers de Voltron ou griffes de Cosmocats, tandis que certains – les plus jeunes – portaient même des casques cornus de Vic le Viking. Sur la place, près de la fontaine où avaient atterri plusieurs soucoupes volantes, ils constituèrent bientôt dix rangées parfaitement alignées. Dans les fourrés, la stridulation d'une nuée de sauterelles fit écho aux bruissements d'insectes des enfants qui se bouscuaient pour former les rangs. Dans l'épicerie du faubourg, la patronne célibataire qui attendait encore le relais de l'équipe de jour pencha la tête depuis le comptoir pour voir ces enfants. La scène la plongea dans la perplexité.

En première ligne, se tenait un enfant au corps raide et squelettique. Le gardien l'avait reconnu : Gao Ding, le fils aîné de Monsieur Gao, le plombier du faubourg. Celui qui venait de bondir du poteau télégraphique jusque sur le toit de l'épicerie, c'était Chenapan, qui habitait la cabane dans l'arbre. Son petit écureuil orphelin de compagnie courait sur son épaule. Il y avait aussi Petit Jinbo, le fils d'un professeur d'université de génie électrique à la retraite ; Graine, une jeune fille brillante qui venait d'entrer à l'université après avoir sauté trois classes et Torpille, un métis né d'une mère taïwanaise et d'un père chilien qui sortait du rang

avec son corps charpenté d'un mètre soixante-dix. Il y avait enfin Er Ding – « Ding le deuxième » – le petit frère de Gao Ding – avec qui il n'avait toutefois aucun lien de sang. Bien que de petite taille et d'un naturel plutôt timide, Er Ding s'était lui aussi placé en première ligne.

Le gardien entendit Gao Ding présenter ceux qui s'étaient ainsi avancés aux autres enfants : les cinq qui se tenaient à ses côtés composaient l'État-major du bataillon. N'importe qui pouvait s'adresser à eux en cas de besoin. Il demanda aux capitaines qu'il avait désignés pour diriger chaque régiment de se mettre à leur tête et de faire avant tout connaissance les uns avec les autres pour faciliter la communication.

Le froid glacial de la nuit précédente imprégnait encore la surface de la route goudronnée et contrariait les ordres dispensés par Gao Ding. Lorsque ce dernier eut fini de parler, Torpille alla se placer au centre des rangs et compta les enfants à haute voix. Les capitaines de chaque régiment, de la première jusqu'à la dixième route, firent de même.

« Capitaines ! Dans quelques instants on se dispersera et on mettra le plan à exécution. »

La place de la fontaine aux soucoupes volantes était l'endroit le plus vaste du faubourg de Xincheng. Elle était entourée par trois bâtiments en béton de plain-pied. Une fois les ordres donnés par Gao Ding, Chenapan, qui se trouvait encore sur le toit, grimpa sur le poteau électrique. Il était précédé par son écureuil dont les quatre petites pattes filaient sur le câble électrique qui s'incurva, comme un sourire. Lorsque Chenapan posa les pieds sur le câble et marcha jusqu'à son centre, le sourire s'élargit encore davantage.

Gao Ding était armé d'une carabine automatique noire, ce qui angoissa quelque peu le gardien qui avait déjà vu le jouet à l'œuvre. C'était un fusil à air comprimé pour billes BB. Le gardien se souvenait qu'un enfant de la deuxième route avait eu l'œil droit accidentellement crevé par ledit Gao Ding. Pour autant, les parents du gosse n'avaient demandé aucune indemnisation, ni même la crevaisson de l'œil droit de Gao Ding à titre de dédommagement. Monsieur Gao, le plombier, s'était déplacé en personne pour faire ses excuses et l'affaire avait été

consignée dans le registre des médiations du comité de gestion du faubourg, avant d'être définitivement classée. Le registre avait pourri et fini dans l'estomac d'insectes mangeurs de papier. Il n'empêche que ce jouet fabriqué à l'échelle d'une vraie carabine aurait maintenant dû se trouver dans le coffre-fort des objets trouvés et non pas dans les mains de Gao Ding. Les yeux encore engourdis, le gardien secoua la tête pour émerger complètement de son sommeil et il ne repéra pas tout de suite l'enfant borgne. Il l'aperçut cependant bientôt, debout derrière Torpille, un bandeau de pirate sur l'œil et à la tête du régiment de la deuxième route.

Gao Ding se dirigea vers le premier régiment, escorté de Graine et Petit Jinbo, ainsi que de Chenapan qui se balançait encore sur son câble électrique. Au bord de la route, les rangées de ficus étaient taillées en parapluies. Contrairement à son habitude, Er Ding ne marchait pas dans les pas de Gao Ding, il était entré dans l'épicerie. Il balaya d'abord longuement le magasin du regard avant de sortir un revolver de derrière son pantalon. Il appuya plusieurs fois sur la détente. Une fumée blanche de la forme d'un serpent à quatre pattes s'enroula autour du canon de l'arme en plastique. Er Ding arracha les pattes du serpent qui se métamorphosa en véritable reptile n'ayant aucune intention de s'évaporer en fumée. Er Ding ne parvenant pas à s'en débarrasser, il ouvrit le chargeur du revolver et remit de la poudre rouge dans son barillet. Effrayée, la patronne de l'épicerie se terrait derrière sa caisse. De là où il était, le gardien ne put entendre les revendications de Er Ding. Il vit simplement l'épicière lever les mains au-dessus de sa tête, ce qui lui donna l'allure d'une fourchette. Elle sortit à tâtons du magasin puis relâcha ses mains et poussa un soupir d'impuissance. Visiblement encore sous le choc, elle descendit les escaliers qui menaient au Centre d'activités du faubourg.

« Ne reste pas planté là à la regarder. À ton tour. On prend le contrôle de la guérite. Haut les mains, dit Torpille tout en se frottant les yeux pour enlever une crotte de la taille d'un grain de riz qu'il avait au coin de la paupière. À partir de maintenant, le premier régiment occupe la guérite. »

Le gardien haussa les épaules et fit comme si de rien n'était. Torpille lui donna une claque du revers de la main qui laissa une empreinte sur la joue rougie du gardien. Ce dernier fronça les sourcils et plissa les joues pour atténuer la petite

sensation de picotement sur son visage, mais il ne broncha pas. Torpille plaça la lame de son sabre de samouraï en plastique sous la gorge du gardien, en se frottant si furieusement les yeux qu'un orgelet apparut.

« Gardien, je ne connais pas ton nom. Et de toute façon, ce n'est pas important. Je répète : le premier régiment occupe la guérite. À partir de maintenant, les entrées et les sorties du faubourg sont sous contrôle. »

Le gardien regarda avec un air ahuri le sabre de samouraï pointé sur son cou. Il haussa légèrement les épaules et poussa un soupir :

« Où dois-je aller à présent ?

– Rentre chez toi, répondit Torpille.

– Pour quoi faire ?

– Préviens les deux gardiens qui doivent prendre la relève et dis-leur qu'ils n'auront plus besoin de venir travailler à l'avenir. Demain, vous pourrez faire la grasse matinée. Tu es content, non ? En ce qui concerne ton prochain travail, on t'en dira plus quand on aura fini de tout organiser.

– Et pour les tours de garde ? »

Torpille eut un moment d'hésitation. Il interrogea du regard les autres enfants dans la guérite. Tous – y compris celui qui se servait d'un couvercle de poubelle comme bouclier, celui qui portait une paire de nunchakus à la ceinture et celui qui avait volé une chasuble fluo d'agent de la route pour se la mettre sur le dos – attendaient les yeux écarquillés la réponse de Torpille.

– On se chargera nous-mêmes de patrouiller dans le faubourg !

– Gao Ding n'en a pas parlé, dit le petit soldat armé d'une lance en bambou.

– À partir de maintenant, tu dois l'appeler Général, comme tout le monde. À part moi, bien sûr.

– Pourquoi pas toi ?

– Parce que je fais partie de l'État-major des cinq ! Et l'État-major des cinq n'est pas obligé de l'appeler Général. Mais je l'appellerai quand même comme ça ! Le général a décidé qu'à partir de maintenant, c'était notre régiment qui serait en charge de la mission des gardiens.

– Et toi, comment on doit t'appeler ?

– Capitaine Torpille.

– Pourquoi ça ?

– Pourquoi ? Mais parce que je suis votre chef. C'est toujours moi qui gagne à la bagarre, il y en a parmi vous qui veulent tenter leur chance ? »

Tous les enfants reculèrent d'un pas en secouant la tête.

« Et pour mon salaire ? l'interrompit soudain le gardien.

– Le régiment s'en occupera quand tout sera sous contrôle. Graine avait prévu que tu poserais cette question. » Le visage cruel de Torpille avait l'apparence de celui d'un bull-terrier avant un combat de chiens.

« D'autres questions ? » lança Torpille. Le gardien resta un moment abasourdi et il se contenta finalement de hocher la tête.

Torpille se tourna vers les membres de son petit régiment :

« Par mandat du général, je décrète que la nouvelle patrouille doit partir faire sa ronde. Les responsables de la patrouille peuvent prendre la Poki ! »

Torpille pointa du doigt la Vespa stationnée à côté de la guérite. C'était une Poki 50 cc avec des pédales automatiques, bardée de bandes bleu marine. L'engin n'était pas plus gros qu'un vélo et recouvert d'une coque à l'effigie des Transformers. Pour réussir à la déplacer, il fallait au minimum deux ou trois enfants. La Poki était une vieille bécane, mais tous les gamins du faubourg rêvaient d'avoir un jour l'occasion de chevaucher cette Pégase à rayures bleues. L'intégralité des membres du régiment levèrent la main, espérant être désignés par Torpille. À cet instant, le gardien ôta sa casquette et dégaina de sa poche deux choses toutes aplaties : un paquet de cigarettes jaunes « Longue vie » et un sachet de noix de bétel à mâcher. Il sortit de la guérite et prit l'allée pavée de carreaux ovales rouges qui contournait la fontaine. Il tourna une dernière fois la tête pour regarder Torpille, puis il disparut par les mêmes escaliers que venaient de descendre l'épicière. À peine était-il parti que la salive des enfants qui levaient la main s'envola brusquement dans les airs et forma de nouvelles bulles au contact du vent. Lorsque ces bulles de salives atterrirent à la surface de l'eau de la fontaine, elles éclatèrent en faisant un bruit de poissons. Blop blop blop. Ces sons

épars s'échappèrent de l'eau stagnante de la fontaine et réveillèrent aussitôt tout le faubourg.

Le délégué en chef du comité de gestion du faubourg de Xincheng se réveilla comme à son habitude au son des bulles de l'oxygénateur de son aquarium. Dès qu'il fut hors du lit, il enfila ses baskets en toile New Buffalo et s'installa sur son tapis de course. Il contempla derrière la fenêtre la ville qui s'étendait sur le flanc de la montagne et, plus loin, les lignes des chaînes montagneuses découpées par le ciel. Il courut sur le tapis jusqu'à ce que ses sous-vêtements 3Gun finissent par coller à sa peau à force d'avoir transpiré. Après une simple petite douche, il enfila le costume de délégué en chef qu'il avait lui-même rapiécé après qu'un candidat l'eut un jour abandonné au lendemain d'une élection malheureuse. Il avait ôté le nom du candidat cousu sur le costume dans le but de broder le sien, mais il avait finalement eu la paresse de le faire. Encore un peu transpirant, il marcha jusqu'à son bureau, situé à l'entrée de la première route. Comme d'ordinaire, une fois dans le bureau, il commença à classer les lettres recommandées et les paquets que personne n'était venu réclamer la veille. Ce travail d'inventaire était en temps normal dévolu à sa secrétaire, ancienne fonctionnaire à la retraite de son état, qui habitait sur la cinquième route. Cependant, pour mettre toutes les chances de son côté d'être réélu l'année suivante, le délégué en chef venait toujours en avance au bureau – quand bien même d'ailleurs aucun facteur n'était passé la veille. Il donnait à boire à ses bonsaïs et lisait les nouvelles du matin jusqu'à ce que la secrétaire le rejoigne.

Lorsque Gao Ding et sa bande poussèrent la grande porte du bureau, le délégué en chef était encore seul à l'intérieur.

« Il est trop tôt, le service du comité de gestion n'a pas encore commencé. »

Le délégué en chef tournait le dos aux enfants et n'entendit rien d'autre que le bruit de la porte et celui des pas de ceux qui étaient entrés. Comme personne ne lui répondait, il se retourna.

« Que se passe-t-il, les enfants ? »

Chenapan refusa d'entrer dans le bureau, il resterait à l'extérieur pour faire le guet sur une branche. Gao Ding précédait Petit Jinbo et Graine qui assuraient ses

arrières. Il se saisit de sa carabine en plastique et mit le délégué en chef en joue.

« Nous occupons ce bureau, dit Gao Ding.

– Le soleil vient à peine de se lever et vous voilà déjà debout à jouer ! »

Le délégué en chef vit le fusil, appela Gao Ding par son nom et fut pris d'un doute.

« Gamin, ce jouet est dangereux, il me semblait l'avoir confisqué et rangé dans le coffre-fort. Comment as-tu fait pour le récupérer ?

– Peu importe. Tu as entendu ? Nous occupons le bureau. »

Le délégué en chef posa son paquet en papier kraft et alluma le ventilateur posé sur le sol pour rafraîchir la pièce. C'est alors qu'une bulle entra par la porte du bureau. Tout le monde se tut pour la regarder voler.

« Gamin, pourquoi vouloir occuper ce bureau ? demanda le délégué en chef au bout d'un certain moment.

– Il ne faut pas l'appeler gamin. Gao Ding est maintenant le général de notre bataillon, rectifia Petit Jinbo, d'un ton un peu rude.

– Bien... Général Gao Ding, à quel jeu jouez-vous aujourd'hui ?

– Ce n'est pas un jeu, nous prenons les choses en main. Désormais, nous allons administrer le faubourg de Xincheng.

– Administrer le faubourg ? » Le délégué en chef eut un mouvement de surprise, mais son attention fut de nouveau détournée par la bulle. Il resta un moment bouche bée, avant de retrouver une voix d'adulte et de se mettre dans une colère d'adulte :

« Dites donc, mais c'est mon métier ! Où avez-vous vu que des enfants pouvaient me remplacer ? Graine, tu es sortie de chez toi bien tôt ce matin, tu n'as pas peur de te faire disputer ? »

En entendant cette phrase, Graine se rapprocha de Gao Ding et se cacha à moitié derrière lui, ne laissant voir qu'un œil. La petite rogne du délégué en chef passa lorsque la bulle changea de direction sous le néon de marque Hsukuang.

« Laisse-moi te poser une question : quand l'eau courante arrivera-t-elle au faubourg ? demanda Gao Ding.

– Pour que les canalisations arrivent jusqu’à la montagne, il faut d’abord obtenir l’aval du Bureau des ressources en eau du Comté. Il faut ensuite faire un budget, évaluer les besoins. Et même si le projet est accepté, il faudra encore obtenir l’accord signé de plus de la moitié des habitants. Il nous faudra ensuite faire une estimation des frais d’installation, qui peuvent varier selon les habitations : appartements dans des immeubles classiques, dans des immeubles en escalier, des maisons de plain-pied, avec ou sans jardin... Ce n’est pas en deux phrases qu’on peut faire comprendre ça à des gosses. Ton père est plombier, il ne t’a pas expliqué ?

– Il est comme toi, dit Gao Ding.

– Alors ça veut dire que rien n’a été fait depuis le début, que tout est à l’arrêt ? reprit Petit Jinbo avec désinvolture.

– Depuis combien d’années est-ce qu’on a adressé la demande ? Je sais bien que ces deux dernières années, quelqu’un est venu faire des relevés topographiques et qu’un autre est venu inspecter le bassin du réservoir. Mais le résultat est le même, rien n’a été fait ! » le récrimina Graine.

Le délégué en chef resta muet. Il était dans l’incapacité de trouver une réponse adéquate, sa respiration s’était accélérée et ses joues avaient rougi.

« Nous occupons le bureau. Nous en ferons le Quartier Général du bataillon, annonça Gao Ding.

– Je me fiche bien de savoir à quel jeu vous jouez. Des adultes travaillent ici. Sortez, et vite, le bureau du délégué en chef du comité de gestion n’est pas un lieu où venir faire vos bêtises. »

Le délégué en chef se saisit de sa casquette de baseball sur laquelle il était inscrit « Comité de gestion du faubourg de Xincheng » et l’agita devant Gao Ding en lui faisant signe de sortir. Aussitôt, le petit Général braqua son arme sur lui, ce qui eut pour seul effet d’irriter encore davantage le délégué.

« Ton fusil n’est plus chargé depuis un moment ! J’ai jeté les billes BB dans un ravin ! Avec quoi vas-tu me tirer dessus ? Tu crois qu’une carabine en plastique peut tuer quelqu’un ? Ah, vous voulez occuper ce bureau, sales mioches ? Mais vous rêvez !

– C’est justement parce qu’elle n’est pas chargée que cette carabine peut tuer les adultes. »

Le délégué se leva, son couvre-chef à la main, et fit deux pas en avant. Il se frappa le front avec sa casquette, comme s’il voulait provoquer Gao Ding en l’intimant de bien viser entre les sourcils. Gao Ding jeta tour à tour un regard à Petit Jinbo, puis à Graine. Tous deux hochèrent légèrement la tête, Gao Ding recula et braqua son arme vers les bulles qui voletaient dans le plafond. Le viseur, suivant la danse des bulles, traça dans les airs une orbite en forme de S. Le délégué en chef s’avança encore d’un pas et une bulle se posa pile sur son front. En un éclair, Gao Ding appuya sur la gâchette, le percuteur de la chambre du fusil émit un bruit sec et limpide. Le délégué en chef ferma aussitôt les paupières et, surpris, il lâcha sa casquette, qui tomba sur le parquet. Il rouvrit les yeux quelques secondes plus tard, mais ne vit aucune fumée blanche s’échapper du canon et ne sentit pas non plus d’odeur de poudre. La bulle avait été transpercée. Le délégué se tâta le front. Il n’était pas mouillé et il émanait simplement de lui une légère odeur de liquide vaisselle Salatt.

« C’est ça votre arme ? C’est avec ça que vous comptez occuper le bureau du comité de gestion ? » grinça le délégué, un sourire arrogant aux commissures des lèvres.

Gao Ding pointa le canon de la carabine vers le plafond en tenant la crosse au niveau de la taille, puis il dit lentement : « Tu es déjà mort. Désormais, le bureau est sous le contrôle du bataillon. »

Pfff. Le délégué en chef soupira. Gao Ding avança, ramassa la casquette de baseball tombée sur le sol, et sur la pointe des pieds, il la replaça sur la tête du délégué. La casquette traversa le corps du délégué depuis le haut de son crâne et retomba à ses pieds sur le parquet. Le délégué eut alors un frisson, il s’aperçut que son corps était étendu à plat sur le parquet, un peu plus loin derrière lui. Ses pupilles grandes ouvertes regardaient fixement le plafond, sans ciller.

Un cadavre. Mort. Petit Jinbo et Graine constatèrent une nouvelle fois ce dénouement d’un regard.

« Va-t’en à présent. T’éliminer faisait partie du plan de la prise de contrôle du

bureau du comité de gestion du faubourg. » Quand il eut fini de parler, il baissa la tête en la raidissant un peu, puis lâcha un lent soupir. C'est ce qu'il avait vu faire à la télévision par les héros du *po-te-hi*, le « théâtre des marionnettes », après avoir accompli un exploit.

De dehors, on entendit Chenapan rapporter que la secrétaire était arrivée. Cette dernière poussa la porte et à la vue de cette scène, elle resta un moment stupéfaite. Elle fixa le corps du délégué étendu sur le sol et son spectre, encore debout. Elle ne hurla pas, ne fondit pas en sanglots et ne partit pas non plus dans un éclat de rire hystérique. Elle se contenta de garder les sourcils froncés. Gao Ding informa la secrétaire que dorénavant, il ne serait plus nécessaire de venir travailler au bureau. Il expliqua qu'à compter de ce jour, toutes les tâches du délégué en chef, à savoir recevoir le courrier amené par le facteur, le distribuer dans chaque boîte aux lettres du faubourg, relever les compteurs d'eau et d'électricité des foyers et établir les quittances, et puis encore tondre les pelouses, passer le balai et ramasser les feuilles mortes dans les caniveaux, seraient assurées par le bataillon des enfants. La secrétaire ne voulut pas en savoir plus, elle demanda simplement si elle toucherait tout de même son salaire dans le futur. Gao Ding interrogea Graine du regard. Cette dernière répondit qu'elle percevrait forcément une indemnité, mais quant à savoir si celle-ci représenterait l'intégralité de son ancien salaire, il faudrait attendre que le bataillon se soit réuni avant de pouvoir l'informer de sa décision finale. Après avoir écouté ces explications, la secrétaire inclina à son tour lentement la tête, comme un personnage de théâtre de marionnettes.

« Tu pourras toucher de l'argent sans rien avoir besoin de faire, pas mal, non ? demanda Petit Jinbo.

– Je suis fonctionnaire à la retraite... Ça ne me pose pas de problème. C'est très bien comme ça, affirma la secrétaire en hochant légèrement la tête, mais sans trop insister.

– En partant, n'oublie pas de prendre le spectre du délégué avec toi », dit Gao Ding.

Le délégué resta hébété, et ne put s'empêcher de se tâter le corps. Il pouvait

toucher son propre spectre, mais ce ne fut qu'après un bon moment qu'il commença à accepter la réalité telle qu'elle était : il était bel et bien mort. Il suivit la secrétaire et sortit du bureau. Au moment où il passa sous le bouleau où Chenapan était placé en sentinelle, le ciel s'était déjà peu à peu éclairci, et alors que personne n'y prêtait vraiment attention, ce fut bientôt toute la lumière du soleil qui tomba lourdement sur le faubourg. À peine le délégué eut-il levé la tête que Chenapan et l'écureuil orphelin avaient déjà bondi sur la plus haute branche de l'arbre. La secrétaire ralentit le pas et raccompagna le délégué jusque chez lui. Les pas du délégué se faisaient hésitants, un coup son pied foulait le vide, un coup, il raclait le sol, on aurait cru qu'il venait tout juste d'apprendre à marcher.

« Tu avais raison, Graine, il est le seul à avoir résisté. Mais après tout, ça s'est vite terminé, dit Gao Ding qui se tenait à l'embrasement de la porte du bureau.

– Ce n'est qu'une fois morts que les adultes se rappellent comment ils marchaient à l'époque où ils étaient encore des enfants, ajouta Graine, mais sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

– Chenapan, pourquoi as-tu grimpé tout en haut tout à l'heure ? demanda Gao Ding.

– Il est mort, c'est un fantôme, répondit Chenapan en se cachant à l'intérieur du tronc.

– On ne peut pas avoir peur, parce que quand on a peur, on pleure. Et si on pleure, l'opération est un échec. »

Gao Ding ordonna à Chenapan de transmettre à Torpille et à tous les petits capitaines des régiments l'information selon laquelle il ne restait désormais plus que le spectre du délégué en chef à Er Ding, désigné responsable de la gestion des stocks du faubourg. Gao Ding voulait que ses capitaines ordonnent aux autres enfants du bataillon de ne pas avoir peur s'il leur arrivait de croiser le spectre errant du délégué en chef. Une fois l'ordre reçu, Chenapan pivota et crapahuta jusqu'à la plus haute branche, où il laissa ses plantes de pieds s'imprégner de l'eau contenue dans la mousse, avant de glisser le long du câble électrique jusqu'au prochain arbre, puis jusqu'au prochain poteau électrique et ainsi de suite.

« Graine, et maintenant ? interrogea Gao Ding.

– Et si on rangeait le corps du délégué dans le congélateur de l'épicerie ? suggéra Petit Jinbo.

– Avant de congeler le délégué, on doit d'abord terminer une autre mission, dit Graine.

– Graine, est-ce que tu... ? Oh, j'ai si soif... », s'étouffa Petit Jinbo.

Graine essaya de déglutir, mais elle ne put avaler la moindre goutte de salive. Gao Ding resta un instant interdit, et seulement alors il sentit comme une espèce de scolopendre louvoyer dans sa gorge. Cette démangeaison sèche dont le foyer brûlant se situait dans l'estomac remonta jusqu'à la racine de sa langue et alla se figer sur ses papilles. Aussitôt, sa gorge éprouva de douloureux fourmillements qui lui donnèrent envie de tousser.

« Il doit bien y avoir de l'eau dans le bureau du comité de gestion.

– Elle est propre, l'eau d'ici ? demanda Graine.

– Elle doit au moins être aussi potable qu'à la maison », dit Petit Jinbo.

Graine ajouta en regardant le général Gao Ding : « De l'eau ! On a vraiment besoin d'eau. De l'eau courante et propre, rien d'autre. »

Gao Ding leva la tête et chercha Chenapan du regard avant de se rappeler l'ordre qu'il venait de lui donner. Chatouillé par les innombrables pattes de scolopendres qui paraissaient grouiller et se trémousser au fond de sa gorge, il repensa à ce qui s'était passé le matin même, à l'aube, lorsqu'il avait levé les yeux pour regarder le ciel, d'un bleu sans doute identique à celui de la surface du Ruisseau bleu la nuit et aux berges duquel venait s'échouer une vase d'un bleu plus profond, presque noir.

Plus tôt ce matin donc, alors que les crevettes du ruisseau ne dormaient pas encore, le ciel était encore teinté de la couleur singulière de la nuit qui somnole. Quelques glouglous et, de la voûte nocturne, s'étaient échappés mollement quelques nuages en relief aux formes multiples. Les nuages de la nuit différaient des nuages du jour autant de par leur couleur que de par leur poids. Plus légers, les nuages du jour occupaient une plus haute partie du ciel, tandis que les nuages nocturnes étaient un peu plus proches du faubourg. Les nuages de la nuit prenaient souvent l'apparence d'une bombe ou d'un lapin. S'il leur poussait des ailes, ils

s'étiraient pour former un pont céleste. Sans le vouloir, il leur arrivait de prendre la forme d'une fleur, ou de se métamorphoser en hélices d'hélicoptère. Ttt-ttt-ttt. Chenapan dormait encore sur le matelas de sa cabane, mais il fut réveillé en sursaut par le bruit d'une hélice nébuleuse d'hélico qui s'était approchée un peu trop près et lui crevait les tympans. En ouvrant les yeux, il put même entendre l'écho des hélices qui repartaient à l'autre bout du ciel. L'écureuil orphelin, qui dormait blotti sur le coussin en toile de la chaise, avait lui aussi été réveillé et avait trouvé refuge dans un nid formé par les boucles de cheveux emmêlées de Chenapan. Encore à demi endormi, Chenapan répéta intérieurement l'ordre de Gao Ding. Il enfila son pantalon et garda les pieds nus – c'était plus pratique pour grimper aux arbres : la chair de ses pieds pouvait prendre un appui ferme sur l'écorce des arbres mouillée par la mousse qui les enveloppait. Ses longs doigts de pied pouvaient aussi, lorsqu'il courait le long des câbles électriques, s'accrocher aux membranes anti-conductrices en plastique. Chenapan tapota sur l'écureuil dissimulé dans sa tignasse. Il s'apprêtait à sauter de sa cabane par la petite porte lorsque son regard s'arrêta brusquement sur le vieillard aux chiens. Il ne faisait pas encore tout à fait jour, mais le vieillard était déjà sorti pour promener ses bêtes. Il avait beaucoup d'avance par rapport à d'habitude. Il en tenait dix au bout de sa laisse, dont certains étaient des chiens abandonnés n'étant pas nés dans le faubourg mais qui étaient venus errer jusqu'ici. Les années passant, le vieillard les avait patiemment recueillis et élevés. Le vieil homme s'efforçait de lever les mains bien hautes comme un criminel qui voudrait se rendre pour éviter que les chaînes métalliques au bout desquelles étaient attachés les chiens ne laissent des traces d'éclair sur le goudron d'une route où même les hiboux ne pouvaient pas se tenir debout. À genoux devant le seuil de sa cabane, Chenapan remarqua aussi un chien sauvage d'un noir de jais qui suivait le vieillard.

Les lampadaires encore éveillés projetaient ce matin-là un théâtre d'ombres dont les personnages n'étaient autres que des transformateurs électriques, des bosquets taillés en wagons-lits et des grands mandalas floraux. Tapi au creux de ces ombres, le chien sauvage glissait à pas feutrés, ne révélant ses poils noirs et courts luisant que dans le froissement d'un bond depuis le châssis d'une voiture jusqu'à un cyprès formosan couché sur le tarmac de la chaussée. Dès qu'il vit la

bête, Chenapan se toucha machinalement l'arrière de la cuisse, là où sa jambe rejoignait sa fesse. Il lui manquait un bout de chair à cet endroit, et sa peau présentait une crevasse. Quelques jours plus tôt, alors que Chenapan avait dormi la nuit entière nu dans sa cabane, sa transpiration et la rosée avaient convergé dans ce petit creux et avaient fini par créer une flaque. Ce n'est que lorsque son écureuil commença à s'abreuver, allongé, à cette source, que Chenapan fut réveillé par ses chatouilles. L'histoire de ce bout de chair en moins remontait à plusieurs années auparavant. Les souvenirs de Chenapan n'étaient pas très clairs, mais il se souvenait avec précision que la bête qui l'avait mordu ressemblait au chien qu'il avait maintenant devant les yeux : noir, du museau à la queue, un morceau cotonneux de charbon. Le chien l'avait attaqué à la vitesse des crotales qui peuplaient la forêt de bambous.

En cette heure précédant la levée du jour, pendant quelques minutes, le faubourg se retrouva plongé dans une obscurité particulièrement dense. Le chien noir se dressait debout sous un palmier royal, ses pattes de devant et sa poitrine – dure comme un galet – tendues en avant, et la partie inférieure de son corps encore tapie dans l'ombre. Sous la lumière du lampadaire, la silhouette de l'arbre s'étirait sans fin sur ce tronçon de route. Partout où l'ombre pouvait se projeter, son corps se dilatait. Une rafale de vent furtive prit le faubourg d'assaut et vint secouer le tronc du palmier royal. Quelques-uns des chiens élevés par le vieillard reniflèrent une très singulière odeur d'urine. Du temps où ils ne portaient pas encore de collier, le grand chien noir leur avait ordonné, en guise de soumission, de se rouler dans un tas de feuilles sèches sur lesquelles il avait uriné. Puis il les avait désignés rabatteurs lors des chasses au python et au faisan. Et à cet instant, ceux dont le cou était dorénavant cerné d'un anneau en cuir de vache, tournèrent avec promptitude le dos au vieillard, formant autour de lui un cercle de protection concentrique. Les animaux avaient le museau aux aguets, attentifs à la moindre silhouette noire pouvant se confondre avec le goudron orangé de la route.

Chenapan referma délicatement la porte de sa cabane, dont les planches grincèrent nerveusement d'angoisse. La partie inférieure du corps du chien noir cessa de s'allonger, il avait humé le corps de Chenapan, qui ne s'était pas lavé depuis deux jours, ainsi que le parfum de noisette de l'écureuil orphelin qui se

cachait dans un nid de ses cheveux. Il montra les dents et aboya d'une voix rauque puis, pourchassant un moustique effrayé par son cri, il disparut prestement dans quelque concavité sombre du palmier royal. Tous les yeux des chiens du vieillard se levèrent vers la cabane dans l'arbre, et ils ne détendirent leurs corps massifs que lorsque l'odeur d'urine se fut quelque peu dissipée dans l'air. Ils agitèrent bientôt la queue et continuèrent à suivre le vieillard sur le trajet de sa promenade. Après avoir fait un tour vers la pente où nichait le clan des pirolles, il passa devant la statue du Généralissime Tchang Kai-shek, puis partit en direction de la patinoire circulaire, grimpa les escaliers qui montaient à l'épicerie, et fit pour terminer le chemin du retour pour retourner à son appartement de la deuxième route.

Le ciel était encore de ce bleu nuit qui précède le moment de l'aube. Chenapan sauta hors de la cabane et escalada l'érable, il passa devant le nouveau nid établi par la deuxième génération de pirolles, s'arrêta au niveau d'un miroir convexe de sécurité, appela l'écureuil qui se cachait encore dans les torsades de sa tignasse et partagea avec lui quelques amandes qu'il gardait dans son sac à dos. Puis il s'accrocha à nouveau au poteau électrique, et longea les câbles – tantôt électrifiés, tantôt non. Dépassant les villas de plain-pied, les pins et les cyprès, il courut jusqu'au point culminant de la première route du faubourg : la maison de Petit Jinbo.

Sur le toit du premier étage de la maison se trouvait une citerne pouvant contenir deux mètres cubes d'eau. Et à côté de ce réservoir de munitions, une machine étrange, dont la forme rappelait le sifflet en métal accroché sur le costume du gardien, sauf qu'elle avait la taille d'un pneu de voiture. Il s'agissait d'un souffleur de feuilles abandonné par l'équipe des paysagistes du faubourg et qu'avait modifié Petit Jinbo. Le souffleur était directement relié au moteur de la pompe de la citerne et c'était lui qui lui fournissait l'électricité. De peur de réveiller le père de Petit Jinbo – le professeur de génie électrique – Chenapan se contenta de taper légèrement du pied à cette hauteur. Juste en-dessous, la chambre du premier étage était allumée. Petit Jinbo sortit la tête par la fenêtre. Il lança à Chenapan une quille de bowling attachée à l'extrémité d'une corde de scout. Avec la corde, Chenapan remonta depuis la chambre plusieurs bouteilles de liquide vaisselle Salatt sur le toit. Il versa le contenu d'une bouteille entière dans le

réservoir du moteur, puis une autre de l'eau de la citerne avant de mettre le moteur de la pompe en marche. Aussitôt, le souffleur modifié par Petit Jinbo se mit à cracher un nombre incroyable de bulles.

Le vent, qui s'était peu à peu mis à poudroyer, se dissimula bientôt derrière les ailes de moineaux affolés fuyant en tous sens, soulevant des cyclones invisibles. Chenapan, perché sur le toit, remarqua quelques rafales bleu clair charriant des plumes qui finissaient par se greffer sur les bulles. Une fois l'atmosphère saturée de ces plumages singuliers, une infinité de bulles commença à s'envoler en direction de chaque route du faubourg, annonçant que l'opération pouvait commencer. Les premiers jours de la prise de contrôle par le bataillon des enfants, la couleur de ces rafales de vent bleu ne changerait pas. Tous les jours, à peu près à cette heure de la matinée, le vent viendrait greffer des plumes aux bulles volantes avant que celles-ci ne se dispersent d'une extrémité à l'autre du faubourg de Xincheng. Lorsque les bulles viendraient frapper les fenêtres, elles éclateraient en imitant le bruit de la sonnerie du réveil matin autrefois diffusé par les haut-parleurs du comité de gestion et, ainsi, les adultes du faubourg se lèveraient les uns après les autres de leurs lits. Mais en ce début de mois, le jour-même de l'opération d'occupation, aucun réveil ne retentit, et ce ne fut qu'à huit heures et demie que les parents s'aperçurent que leurs enfants n'avaient pas fait la grasse matinée, mais avaient bien quitté la maison dès l'aurore. Certains parents habitant au même étage de leur immeuble allèrent sonner aux portes de leurs voisins de palier. Les adultes sortirent peu à peu de leurs appartements et se réunirent dans les couloirs des immeubles ou devant les cages d'escaliers. Au début étrangers les uns aux autres, c'est en engageant la conversation qu'ils se rendirent compte que plus aucun enfant de l'étage n'était en réalité resté au domicile familial. En apprenant que les enfants des autres n'étaient pas non plus chez eux, les adultes se sentirent quelque peu rassurés. Certains repartirent même roupiller dans leurs chambres. Pendant ce temps-là, plusieurs adultes habitant les autres étages des mêmes immeubles s'aperçurent que flottaient derrière les fenêtres une multitude de bulles n'ayant de cesse de soutirer sa lumière au soleil, sans pour autant exploser sous l'effet de ce bronzage excessif. Au moment même où dans les appartements dépourvus d'enfants, les adultes se brossaient les dents et se

rinçaient la bouche ou serraient leurs nœuds de cravates en cherchant leurs clefs de voiture pour partir au travail, la navette publique affrétée par le comité de gestion du faubourg se mit en marche.

Petit Jinbo agrippa le volant, dont la circonférence faisait deux fois celle de son corps, prenant le commandement du véhicule. Graine se blottit entre deux places assises. Gao Ding, lui, prit place devant, à côté de la fenêtre, et inséra une cassette audio qu'il avait enregistrée dans le magnétophone. C'est ainsi que, cahin-caha, la voiture partit de la porte de chez Petit Jinbo et descendit la pente de la première route. De nombreuses bulles ayant survécu à l'aube suivirent la navette tout le long du chemin, laissant derrière elles une traînée crémeuse, comme celle d'un avion à réaction. Durant le trajet, la voiture faisait un bruit grinçait, comme si elle traînait de lourds objets en bois. Petit Jinbo appuya sur l'embrayage et changea de vitesse. Le passage de vitesse fut d'abord un peu poussif, mais il parvint rapidement à maîtriser la technique que lui avait enseignée son père et c'est ainsi qu'entre la pédale d'embrayage, celle de l'accélérateur et la boîte à vitesse, il parvint à trouver un équilibre adapté à la conduite d'un enfant.

Soudain, les pneus se figèrent l'espace de deux secondes, les bulles les plus avancées furent bientôt soufflées de tous les côtés par les enceintes du haut-parleur de la navette, et elles vinrent s'écraser sur le goudron de la route. Ces explosions marquèrent le début d'une annonce qui allait être répétée en boucle :

« Le faubourg de Xincheng est contrôlé par le bataillon des enfants. À compter de ce jour, le faubourg passe sous l'administration du général Gao Ding et de l'État-major des cinq. Il est dorénavant interdit d'entrer ou de sortir du faubourg, les accès aux grandes portes et aux sentiers derrière la montagne ont été condamnés par des arbres d'agrément artificiels. Il est impossible d'y passer en voiture, et impossible de sortir pour se rendre à son travail. Nous écrivons aujourd'hui une lettre au gouvernement du Comté pour l'informer que cette occupation durera jusqu'à ce que la demande de raccordement des conduits d'eau potable soit acceptée. À tous les adultes du faubourg : écoutez attentivement. Pour vous donner une idée de la détermination sans faille du bataillon des enfants, sachez que nous avons obtenu le pardon du fils du délégué en chef du comité de gestion. Nous avons en effet abattu son père, celui-là même que vous aviez élu.

C'est une action qui était malheureusement nécessaire. Nous en sommes navrés et nous demandons à tous les adultes du faubourg de bien vouloir nous pardonner. À tous les parents et à toutes les personnes âgées, à tous les jeunes gens qui viennent à peine de devenir adultes, veuillez demeurer dans vos foyers et attendre les informations qui seront communiquées par le bataillon. En cas de problème, vous pouvez venir nous consulter au Quartier Général du bataillon, dans l'ancien bureau du comité de gestion. Chers adultes du faubourg de Xincheng, merci pour votre attention. »

« Le faubourg de Xincheng est contrôlé par le bataillon des enfants. À compter de ce jour... »

En entendant le contenu de l'enregistrement, beaucoup d'adultes sortirent leurs têtes par la fenêtre et se rendirent sur leur balcon pour voir ce qui se tramait. La voiture traînait derrière elle un vieux cadre de porte et, sur la porte, était fermement attaché le cadavre du délégué en chef. Il serrait dans sa main droite une poignée de porte ronde, tandis que sa main gauche était nouée à une corde de scout, elle-même encordée aux gonds de la porte. Il était comme figé dans la position de quelqu'un ayant tenté d'ouvrir la porte sans toutefois être parvenu à la pousser. Il ne s'agissait bien sûr pas de comédie, mais la scène avait quelque chose d'à la fois réaliste et grotesque. C'était à croire que la porte, une fois entrouverte par le cadavre, donnait sur des escaliers qui, à travers la route goudronnée, aboutissaient à un monde souterrain inconnu. En voyant le délégué dans cet état, la majorité des adultes encore ensommeillés et qui n'avaient pas d'enfant ne purent s'empêcher de sourire ; les adultes déjà réveillés firent des têtes de cartes à jouer, puis plongèrent ensuite dans leurs pensées. La plupart des anciens eurent la paresse d'écouter le message en entier. Certains haussèrent les épaules en secouant la tête, ôtèrent leurs sonotones et retournèrent à leur surdité.

Un adulte qui avait déjà enfilé son pantalon de costume, sa chemise à manches courtes et noué sa cravate ne se préoccupa pas de l'avertissement sonore du bataillon, et enfourcha sa Vespa. Dans un vrombissement, il fonça jusqu'à la guérite de la grande porte. Torpille refusa de lever la barrière pour le laisser passer et l'interrogea sous la menace de son sabre de samouraï en plastique.

« Tu as entendu l'annonce ? »